

Les Multiples perspectives du temps long et contemporain. Quels futurs possibles ?

Maria Stavrinaki



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29322>

DOI : [10.4000/critiquedart.29322](https://doi.org/10.4000/critiquedart.29322)

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 25 mai 2018

Pagination : 76-86

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Maria Stavrinaki, « *Les Multiples perspectives du temps long et contemporain. Quels futurs possibles ?* », *Critique d'art* [En ligne], 50 | Printemps/été 2018, mis en ligne le 25 mai 2019, consulté le 10 juin 2018. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/29322> ; DOI : [10.4000/critiquedart.29322](https://doi.org/10.4000/critiquedart.29322)

Ce document a été généré automatiquement le 10 juin 2018.

EN

Les Multiples perspectives du temps long et contemporain. Quels futurs possibles ?

Maria Stavrinaki

RÉFÉRENCE

T.J. Demos, *Against the Anthropocene: Visual Culture and Environment Today*, Berlin : Sternberg Press, 2017

The Present of the Future, Zurich : Diaphanes, 2017. Sous la dir. de Kerstin Stakemeier, Susanne Witzgall

Knut Ebeling, *There Is No Now: An Archaeology of Contemporaneity*, Berlin : Sternberg Press, 2017, (The Contemporary Condition)

- 1 Au premier abord antithétiques, les deux exercices de la pensée de notre temps que sont la projection mentale et affective dans l'échelle géologique et l'interrogation intensive sur le présent sont inséparables. Bien que presque toujours oubliés de la tradition intellectuelle dont ils sont en partie issus, prétendant ainsi à une originalité qui vient occulter les racines mêmes de la modernité, les débats désormais largement médiatisés et pleinement institutionnalisés sur l'« anthropocène » ne témoignent pas moins d'une prise de conscience sans précédent de la réciprocité historique entre l'échelle de la longue durée et celle du temps présent¹. Se détacher du présent pour adopter la perspective de la longue durée de l'évolution historique, voire naturelle de l'espèce dans ses rapports complexes avec le milieu, s'est avéré un moyen permettant périodiquement aux sciences humaines, à l'art et à la littérature de se détacher du flux et de la profusion des choses dans le présent, pour y déchiffrer des ensembles plus clairs, des risques, des issues. Depuis notre entrée dans l'ère atomique, l'interdépendance du local et du global, de l'instantané et du long terme a commencé à structurer nettement les pratiques et les discours intellectuels et artistiques. L'expansion du débat sur l'« anthropocène » est venue

amplifier cette dynamique, tout en la déplaçant : depuis quelques années, le catastrophisme de l'« instant » de l'explosion s'est dilaté jusqu'à s'ajuster à la lenteur de l'extinction de la vie. La verticalité de la « décision » s'est diffractée en une multitude de responsabilités économiques et politiques.

- 2 Si le terme « anthropocène » a pu s'imposer grâce à son premier lexème, dont l'ancrage dans la tradition intellectuelle occidentale ne nécessite guère de preuve, les contestations qu'il a suscitées pour cette raison même vont s'intensifiant jusqu'à rendre ce terme déjà obsolète. L'essai de T.J. Demos *Against the Anthropocene: Visual Culture and Environment Today* participe de cette tendance critique, à laquelle il contribue surtout par son analyse des usages artistiques de l'anthropocène. S'opposant au caractère écrasant de l'universalisme de ce terme, qui évacue l'héritage critique de la pensée de la « différence » – que ce soit celle de la race, celle de la classe, celle du genre ou encore celle des espèces –, T. J. Demos trouve l'équivalent artistique de cet universalisme trompeur dans l'esthétisation de l'anthropocène par certains artistes, dont les plus caractéristiques sont Edward Burtynsky et Louis Helbig. La caractéristique du travail de ces deux photographes aux yeux de T.J. Demos est que leurs images de lieux surexploités, comme celui d'un champ pétrolier ou d'un littoral couvert par la vapeur toxique qui se dégage des tuyaux d'où transitent les matières fossiles, sont toujours distantes, synthétiques et baignées d'une lumière opalescente. Recourant au terme du « sublime pétro-industriel », l'auteur suggère que cette entreprise artistique vient se greffer à une tradition ayant servi depuis l'aube de la modernité à affirmer l'autonomie du sujet et sa domination de la nature. Tout se passe comme si la vue d'en haut détournait la finalité critique qui aurait pu être la sienne, pour opérer une naturalisation du capitalisme, dont le caractère néfaste est transformé en plaisir négatif, en tout point conforme à la définition du sublime. La problématique de T.J. Demos éveille aussi le souvenir d'un autre débat, lequel, bien que vieux de cent ans, reste toujours actuel : la critique marxiste de la *Neue Sachlichkeit* [Nouvelle objectivité], notamment de la photographie. Affirmer que « le monde est beau » (Albert Renger-Patzsch, *Die Welt is schön*, 1928), écrivaient en substance Walter Benjamin, Ernst Bloch et le moins marxiste Siegfried Kracauer, revient à estomper toutes les conditions matérielles et les expériences humaines concrètes qui sont liées à la production de ces « bels » objets remplissant le monde, pour peu qu'on accepterait de le regarder autrement². Mais ces trois penseurs de l'époque de Weimar n'attribuaient pas moins à l'image la possibilité d'une fonction critique singulière, qui n'est pas tout à fait celle que lui attribue T.J. Demos. Jamais explicitement formulée, une certaine méfiance vis-à-vis de l'image peut être déduite de l'analyse positive qu'il réserve à d'autres représentations de l'anthropocène, plus diagrammatiques ou cartographiques. L'image s'y trouve alliée, et comme bridée, par l'écriture et d'autres systèmes de notation moins empathiques.
- 3 Le temps long vient se greffer aussi sur les réflexions que le théoricien des médias Knut Ebeling consacre à la question, tout autant activement débattue, du « contemporain ». Dans le titre explicite *There is No Now: An Archaeology of Contemporaneity*, Ebeling puise dans la critique derridienne de la métaphysique de la présence, afin d'à la fois épaissir et ouvrir le mince contemporain de l'ère digitale. Proclamant le matérialisme de sa démarche, qu'il oppose à la transcendance abstraite qui caractériserait souvent les discours philosophiques sur le temps, Knut Ebeling s'attache à souligner l'importance des objets dans la construction de l'expérience temporelle, comme cela a été fait, par exemple, par Peter Galison dans son étude *L'Empire du temps : les horloges d'Einstein et les*

*cartes de Poincaré*³. Plutôt donc que de voir dans le temps un *a priori* abstrait inhérent à la pensée humaine, Knut Ebeling déclare insister sur sa fabrication palpable par des habitudes forgées au contact de médias comme la radio, puis l'émission en direct, plus tard la télévision et aujourd'hui Internet. Mais cette dualité entre un temps abstrait et un temps matériel est contestable, car l'*a priori* du temps n'équivaut guère à son expérience comme un *a priori*. La problématique de Knut Ebeling se construit à travers l'usage des contrastes. D'un côté, il y a sa propre démarche qu'il qualifie de matérialiste et d'archéologique et, de l'autre, les démarches de la philosophie et de l'histoire, disciplines réduites soudain au statut de méthodes. De fait, l'un des fils qui traverse cet essai, incontestablement très riche et érudit, est un certain *paragone* des disciplines, mené par le trublion que serait la théorie des médias. Si la philosophie pèche souvent par excès d'abstraction et de transcendance, l'histoire pêcherait par sa dépendance du document écrit, de la narration et de la succession linéaire du temps. Voilà une conception de l'histoire qui semble bien métaphysique. Qui pourrait réduire l'histoire, telle qu'elle a été pensée et écrite depuis plus d'un siècle, à un historicisme caricatural ? Comme toutes les sciences humaines, l'histoire a exercé sa vocation critique sur elle-même, s'ouvrant aux objets, aux matérialités, aux gestes, aux images et échappant, par la même occasion, à la narration naïvement réaliste, pour essayer d'orchestrer les multiples perspectives du temps. Beaucoup d'historiens seraient prêts à souscrire à la thèse d'Ebeling qui, inspiré de Walter Benjamin, Michel Foucault et Giorgio Agamben, défend l'hétérogénéité du présent. Cette thèse évoque les strates qui composent le présent comme étant à la fois les restes du passé et les embryons du futur.

- 4 Sans renoncer à la vocation critique qui constitue l'horizon indépassable de la longue modernité, concentrons-nous donc plutôt à penser le possible de façon nuancée, concrète, mesurée, ponctuelle. L'ouvrage collectif *The Present of the Future*, issu d'un programme de recherches interdisciplinaires de l'École des beaux-arts de Munich et dirigé par Susanne Witzgall et Kerstin Stakemeier, se donne pour but de penser le futur, c'est-à-dire de sortir de l'horizon noir qu'on s'habitue à contempler. Les deux distinctions un peu faciles entre *present future* (l'image que le présent se fait du futur) et *future present* (le futur qui adviendra vraiment) proposées dans cet ouvrage collectif ne sont pas vraiment éclairantes (p. 19, 27-32). En dépit de son caractère dialogique (chaque essai est suivi de la transcription de la discussion ayant suivi sa présentation orale), ce livre dégage plutôt une quête subjective de pistes incertaines, spéculatives, intérieures, solitaires. Elles témoignent toutes d'une tentative d'échapper à la planification du futur ou à ce que le philosophe Frédéric Neyrat appelle la société « clairvoyante » (p. 79-95), version intensifiée de la « société de contrôle » analysée par Gilles Deleuze. S'inspirant d'une certaine dialectique de la nuit et du jour, de l'achronie et du temps, énoncée jadis par le mytho-poète Schelling, Frédéric Neyrat esquisse deux futurs possibles : celui d'une achronie comme temps plat et stérile, qui nous menace, et celui d'une achronie comme nuit originelle, à la fois matrice et enfant, que l'on espère voir advenir grâce à la radicalité politique. Dans un esprit similaire, Kerstin Stakemeier nous invite à cesser de penser la catastrophe du temps historique, pour enfoncer cette catastrophe en nous-mêmes et nous libérer des pouvoirs normatifs qui nous ont forgés.
- 5 La pensée du temps comme un jeu d'échelles, la nécessité de réactiver l'exigence critique et matérialiste, avec la conviction que cette exigence est solidaire de l'interminable travail sur la subjectivité, pour que le futur comme interruption de l'ordre des choses soit

possible : ce sont là, très schématiquement formulées, quelques idées autour desquelles trois livres se sont rencontrés de façon furtive et fortuite.

NOTES

1. Les discours sur l'anthropocène d'un Dipesh Chakrabarty et d'un Bruno Latour partent du constat que la projection de la conscience moderne dans l'échelle géologique a quelque chose d'inédit. Ceci permet au premier de proposer un schéma hégélien à la lecture de l'histoire moderne (universel, particulier, synthèse de deux) et au second de préserver le bien fondé de sa thèse dans *Nous n'avons jamais été modernes : essai d'anthropologie symétrique* (La Découverte, 1991), selon laquelle la modernité aurait été le simple déroulement de progrès. La modernité est cependant bien plus complexe qu'un récit linéaire, ce dont témoigne, entre autres, la stricte contemporanéité de l'accélération et de la longue durée dans la conscience historique du XIXe siècle. J'ai tenté une critique du trope de la « première fois » dans le discours sur l'anthropocène, dans mon article « All the time in the world. Art and Prehistory », *Artforum*, mars 2018, vol. 56, n° 7, p. 202-214.
 2. Benjamin, Walter. *Petite histoire de la photographie*, Paris : Allia, 2012 ; Bloch, Ernst. *Héritage de ce temps*, Paris : Klincksieck, 2017 ; Kracauer, Siegfried. *Les Employés : aperçus de l'Allemagne nouvelle (1929)*, Paris : Les Belles Lettres, 2012.
 3. Galison, Peter. *L'Empire du temps : les horloges d'Einstein et les cartes de Poincaré*, Paris : Robert Laffont, 2005
-

AUTEUR

MARIA STAVRINAKI

Maria Stavrinaki est maîtresse de conférences HDR à l'Université Paris I-Panthéon-Sorbonne. Parmi ses publications récentes et imminentes, on compte *Dada Presentism: An Essay on Art and History* (Stanford University Press, 2016), *Contraindre à la liberté : Carl Einstein, les avant-gardes, l'histoire* (Les Presses du réel, 2018) et *Le Sujet et son milieu : huit textes sur les avant-gardes allemandes* (Ed. du Mamco, 2017).